Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 38 (1990)

Artikel: Epitaphe grecque d'une religieuse égyptienne morte à cent ans
Autor: Cauderlier, Patrice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728372

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Epitaphe grecque d'une religieuse égyptienne morte à cent ans

par Patrice CAUDERLIER

à la mémoire de Claude Wehrli

Voici presque un siècle, R. Forrer avait donné, dans sa brochure « Die frühchristlichen Alterthümer aus dem Gräberfelde von Achmim-Panopolis »[1], le fac-simile d'une planchette de bois de sa collection, parmi les 13 objets chrétiens de sa planche IX ; c'était le n° 7, qu'il avait dessiné lui-même à la réduction 2/3 en février 1892. En novembre 1895, il vendait pour 40 francs cet objet au Musée d'art et d'histoire de Genève ; mais malencontreusement, il ne retint pas l'attention de Gustave Lefebvre[2] ni de Friedrich Preisigke, pourtant Strasbourgeois comme Forrer à cette époque, qui ne l'a pas repris dans le *Sammel-Buch*[3]. Il est donc temps d'en établir le texte et de profiter des parallèles pour en tenter un commentaire.

Les dimensions de cette tablette sont : largeur 13 cm, hauteur 18 cm et épaisseur 0,1 cm environ[4]. L'inventaire genevois lui attribue le n° D 960. Il paraît vraisemblable que le bois soit du sycomore ; il nous semble avoir affaire à du bois de menuiserie, peu travaillé pour recevoir de l'écriture, à la différence des tablettes à usage scolaire[5].

La collection de R. Forrer a été reprise au Sammel-Buch pour les n°s 175, 3932 à 3935, ces derniers extraits de « Mein Besuch in el-Achmim » (1895) ; après le tome I, on ne trouve plus mention de Forrer ; sa biographie ne figure pas au *Who was who in Egyptology* de Dawson et Uphill (2nd ed. 1972) ; les tissus coptes, ampoules de prière, et autres objets de piété dont ses ouvrages donnent un aperçu, ont suivi chacun leur chemin.

Le registre des entrées du Musée d'art et d'histoire pour l'année 1895 est accompagné d'une étiquette d'une main qui pourrait être celle du collectionneur ; ce travail, non signé, donne à la ligne 1 : Ψ η μ η ν ο υ ς. De ce fait, nous pensons utile de reprendre l'ensemble de sa lecture, car il ne peut s'agir d'un *psi* (fig. 1).

M] ν ή μ η Τ ν ο υ ο ή

2 μ ο ν α χ //

ἐ δ ε λ ί ο σ ε ν α ἰ τ ῶ ν

4 ἐ κ α τ ὼ ν μ η ν ὶ Τ ῦ β ι

ϊ β //

6 μ ὺ λ υ π ο ῦ · ο ὔ τ ι ς

ἀ θ ά ν α τ ο ς //

8 α ω α ω α ω α ω

(dessin dont il ne subsiste que la partie supérieure)

1 Τνουοῆς
2 μοναχ(ῆς)
3 ἐτελειώθη ἐτῶν
4 ἑκατὸ ν
6 μή

« En mémoire de Tnouè, nonne ; elle a vécu cent ans, décédant le 12 Tybi.
N'aie pas de chagrin, car nul n'est éternel.
(Le Christ est) alpha et ô méga (quater) »[6].

Les Grecs d'Egypte ont souvent utilisé le bois pour écrire des textes qui, normalement, étaient rédigés sur papyrus ou sur pierre. Une liste de l'ensemble de ces textes est en cours de publication (Actes du Colloque *Les Tablettes à écrire*, Paris, octobre 1990) ; il est possible de noter une utilisation fréquente du bois pour l'usage scolaire (tablettes évidées sur lesquelles on répand de la cire, ou tablettes pour l'écriture à l'encre, comme celle-ci, destinées alors à être fréquemment lavées) ; pour des comptes privés, pour des quittances plus rarement ; pour des charmes ou des opérations magiques (on utilisera alors le plomb, et plus rarement le bois), et enfin pour des expéditions de momies, ou des plaquettes funéraires.

En pareil cas il s'agit toujours, à notre connaissance, d'écriture à l'encre sur le bois, et jamais au stylet sur de la cire, alors que dans les autres utilisations, les deux techniques sont employées.

Il n'est nullement étonnant de trouver pareilles indications, destinées à la postérité, sur un matériau que nous jugeons périssable. L'usage du bois pour les étiquettes de momies, dès l'époque pharaonique, justifie pour le seul Musée du Louvre un *Corpus* (dû à François Baratte et à Bernard Boyaval). A Oxford, la Bodleian Library conserve 27 tablettes de bois, avec inscriptions funéraires, provenant d'Akhmim et datée du IIe-IIIe siècle de notre ère par l'éditeur, John Shelton (*Chronique d'Egypte*, 45-1970, pp. 337 et suiv. = *S.B.* XII, 10813 à 10839 : la dernière, non utilisée, était seulement préparée, à l'instar d'un exercice scolaire). Toujours d'Akhmim, l'épitaphe d'Anoubion, fils de Chérémon, qui se trouve à Léningrad (publiée par G. Zereteli, *Pap. Ross.-Georg.* I, 14) est rédigée sur bois, en 6 lignes donnant 3 distiques élégiaques de facture classique donnant l'âge (29 ans). Elle est rédigée à l'encre rouge, sur un format inverse du nôtre (7 cm sur 23 cm) de manière à écrire commodément les vers ; ici, c'est le dessin entourant la croix qui importe. Cet usage est semblable à celui que transmettent les inscriptions sur matériau noble, pierre calcaire ou marbre : voir le recueil d'Etienne Bernand, *Inscriptions métriques de l'Egypte gréco-romaine*, Besançon, 1969 ; pour les inscriptions chrétiennes, voir le recueil de G. Lefebvre (note 2).

Le modèle le plus simplifié (toujours d'Akhmim) sera représenté par une planchette de bois du Caire (*S.B.* I, 964) donnant le nom du défunt (Hiérax, sans patronyme ni âge) et l'impératif εὐψύχ(ε)ι « aie bon courage » (souhait courant). Enfin, citons l'inscription conservée au Musée de Swansea (Pays de Galles) et publiée par D. Mueller *S.B.* XIV, 11941 (cf. Jean Bingen, *Chronique d'Egypte* 49-1974, p. 396) donnant le nom du défunt et son patronyme : Senpeteminis fils de Pététriphis (époque romaine) : cette étiquette sur bois rappelle le seul nom, sans mentionner de date, d'âge ni de croyance en l'autre vie.

Commentaire

1. μνήμη Pour débuter une inscription funéraire, ce mot est peu fréquent : on le retrouve dans Lefebvre, n° 284 (d'Akhmim), épitaphe de Mariam, morte à 21 ans le 10 Choïak.
   Τνουοή Ce nom propre se retrouve une fois en grec, dans une épitaphe publiée par Georges Arvanitakis, *Bulletin de l'Institut Egyptien*, nouvelle série 4, Le Caire, 1903, p. 483 (ou 7 du tiré à part) (= *S.B.* I, 5969) :
   Στήλη Τνουοῆς (origine inconnue), stèle de Tnouoé, morte à 65 ans : « la défunte est égyptienne » commente l'éditeur.
   En fait, les égyptologues diront que ce nom est grec ; grâce à l'aimable compétence de Michel Pezin, il est possible de rapprocher ce nom d'une stèle d'époque ptolémaïque, précisément d'Akhmim, dans Ahmed Bey Kamal, *Catalogue général du Musée du Caire*, 22007 (Le Caire, 1905). Ce nom a été repris par H. Ranke, *Die Ägyptische Personnennamen*, 1935 (t. I, p. 363, 16) ; l'Index donne avec prudence « F. Griech. » — soit l'opinion inverse de celle d'Arvanitakis — et la transcription proposée est :
   t)nꜥj La présence, en grec, d'un *o mikron* entre l'*hy psilon* et l'*êta*, selon Michel Pezin, n'est qu'une particularité phonétique du dialecte d'Akhmim, qui se retrouve à peut-être mille ans d'intervalle, et qui le conduit à recommander la prononciation : TNOUE, que nous adoptons dans la traduction. Par ailleurs son enquête parmi les anthroponymes et les toponymes n'a pas abouti à trouver le moindre équivalent masculin. La signification exacte de ce nom reste donc impossible à déterminer.
2. μοναχ(ῆς) G. Lefebvre recense dans son *Recueil* ce mot avec 10 attestations au féminin, 9 au masculin, et 7 formes participiales (toujours masculines). Dans son Index on trouve 10 évêques, 3 archiprêtres, 23 prêtres, 20 diacres et 4 anachorètes. Voir ainsi d'Akhmim n°s 253 et 319 μοναχ(ή) ainsi que n° 322 νοννᾶς. Marcel Hombert et Claire Préaux, *Note sur la durée de la vie dans l'Egypte gréco-romaine*, dans : *Chronique d'Egypte*, 1945, p. 141, observent que les statistiques sont déformées par la provenance de nombreuses épitaphes de cimetières monacaux, où l'on ne trouve pas d'enfants ; de plus, les moines vieillissent davantage. Ils citent, p. 142, le *Cours de démographie et de statistique sanitaire* de M. Huber (Paris, 1939) pour noter la propension des personnes âgées à se vieillir.
   Avant et après le mot, le scripteur a dessiné, sur 3 centimètres d'un côté et sans doute sur 2 de l'autre, un décor superposant trois séries de bouclettes : cela complète l'inscription, et fait partie de ce que les spécialistes d'art copte appellent « le style horreur du vide ». Il en fait de même dès lors lorsqu'il veut mettre un mot en valeur : la date anniversaire de la ligne 5 (3,5 et 4,5 cm de part et d'autre), ligne 7 (4 cm à droite : il a dû voir des inscriptions plus élaborées, sur marbre ou calcaire ; nombreuses reproductions dans Lefebvre); enfin ligne 8 (3 cm de chaque côté).
   Le mot qu'il met en valeur est abrégé conventionnellement par un double trait oblique, comme dans les papyrus.
3. ἐδελίοσεν, lire ἐτελειώθη « vixit », elle a achevé sa vie, sens tardif, fréquent dans les épitaphes mais inconnu des dictionnaires classiques. Pour les phénomènes phonétiques, se reporter à Fr. Th. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri*, Milano (t. I : Phonology, 1976 ; t. II : Morphology, 1981) notamment, pour le passage de *tau* à *delta*, t. I, p. 63, par. 5. La graphie de l'aoriste passif est similaire à celle de la stèle d'Isakios, géomètre d'Akhmim (Lefebvre, 246) ἐτελείωσεν pour ἐτελειώθη.
   De même, pour cet aoriste, la graphie du n° 566 : ληπισε pour λυπηθῆς. G. Lefebvre, dans l'Introduction de son *Recueil* (pp. XXXIX- XL) rassemble les principaux traits de ce grec tardif.
4. αἰτῶν pour ἐτῶν, graphie très fréquente, comme ἑκατὼν pour ἑκατὸν.
   Tnouè est ainsi la troisième centenaire recensée dans l'épigraphie funéraire d'Akhmim : nous connaissions déjà par Lefebvre un Kolophé ayant vécu 115 ans (243 : lecture d'Albert Gayet, en 1888, revue par Lefebvre qui la « garantit » :

Panoplis (Akhmim), VIe-VIIe siècle.
Encre sur bois (inv. D 960).

le mot doit être un sobriquet « le bancal »), Psaïs, n° 259, archiprêtre mort à 100 ans. Avec l'anachorète Paminthios, (340) mort à 95 ans, et Chérémon, (290) mort à 95 ans lui aussi et dont la stèle porte la même exhortation qu'ici 6/7, ce sont les quatre de la catégorie « supérieurs ou égaux à 90 ans » recensée par Bernard Boyaval, « Notes sur les indications d'âge de l'épigraphie funéraire grecque d'Egypte », dans : *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 21-1976, tableau p. 236. C'est déjà à Akhmim, selon les conclusions de cet auteur, que l'espérance de vie est la plus élevée : 44 ans pour les hommes. On sait qu'il faut manier avec prudence les tables de I. Kajanto, « On the Problem of the Average duration of Life in the Roman Empire », dans : *Acta Societatis Scient. Fennicae*, 153-2, Helsinki, 1968. Les études d'Alan E. Samuel, *Death and Taxes*, Toronto, 1971, prennent en considération à la fois un cœfficient « d'incertitude » quant à la représentativité de nos échantillons et le fait que bien souvent les déclarants sont dans l'imprécision quant à l'année de leur naissance, même s'ils connaissent bien leur anniversaire. Ainsi H.C. Youtie, éditant les *P. Cairo Isidoros* (Ann Arbor, 1960) a-t-il mis en évidence, p. 394, que sur 5 documents entre avril 297 et juin 309, un même déclarant indique des âges entre 35 et 40 ans ; en avril 308 (papyrus 97, l.6) il se donne 37 ans, et en août 308 (papyrus n° 125, l.14) il en déclare 40.

Visiblement, les chiffres élevés donnés pour Panopolis proviennent des monastères ; la nonne Taniskénè (Lefebvre, 307) morte à 85 ans était jusqu'à présent le chiffre maximal pour une femme.

5. La mention du 12 Tybi correspond en calendrier julien au 7 janvier (8 dans une année bissextile). Il est rare que les épitaphes fournissent une date autre que celle de l'année indictionnelle (cycle de 15 ans) ; une inscription dans le *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 1915, p. 114 n° 5 donne les trois possibilités : « l'an 336 de l'ère de Dioclétien — ou ère des Martyrs —, 8° indiction, le 5 Tybi », soit le 31 décembre 620. Nous proposerons pour cette planchette une date analogue, d'autant que l'alpha ressemble fort à celui d'une stèle que Jean Gascou avait eu récemment l'amitié de me transcrire et qui rendait hommage à « Epiphanès, ancien chancelier, 7° indiction », visiblement d'époque tardive, quelque temps avant la conquête arabe.
6. La formule de consolation se retrouve dans 45 cas pour le recueil de G. Lefebvre. Celui-ci renvoie à Ernest Renan, *Mission de Phénicie*, p. 183 pour lui assigner une origine syrienne. Il est clair qu'elle fait référence à des croyances antérieures au christianisme et que l'« alpha-ô méga » qui suit est surajouté. Pour Lefebvre, voir ainsi 244, 290, 304, 310, 348 d'Akhmim ; 188 d'Antinoo polis et surtout 385 b d'Hermonthis, où l'on trouve le décor avec croix, *alpha* et *ô méga* de part et d'autre, et, sous la croix, la date « 16 épiph », trois lettres de chaque côté, ἐπι/ψ ις. La formulation complète est ἐν τούτῳ τῷ κόσμῳ « dans ce monde-ci ». Elle s'achève dans une inscription (*IG.* XIV 420) par l'adverbial Ταῦτα « et c'est ainsi ». On la trouve encore, à Akhmim, *S.B.* IV, 7305, *S.B.* VIII, 10059 avant ou après l'âge du défunt.
7. Pour le symbole chrétien, voir G. Lefebvre, article αω dans le *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, et l'Introduction de son *Recueil*, XXXII/XXXIII.

Cet auteur fait observer que son *Recueil*, ne prenant en considération que les textes imprimés et non les figures des monuments, est forcément incomplet. Notre tablette — dont le dessin final a été brisé — permet, par le contexte même dans lequel R. Forrer avait voulu la publier, entre sceaux, ampoules, vases, crucifix et pièces symboliques, de montrer l'omniprésence du christianisme, ce qui est bien, dans le cas de Tnouè, la moindre des choses. Mais le nom lui-même, et la formule de consolation, nous disent assez clairement les racines sur lesquelles se développe la religion nouvelle.
Le dessin pourrait être, selon Marielle Martiniani-Reber, le début d'une croix ansée.

Ainsi donc, Tnouè s'inscrit parmi ceux qui ont vécu cent ans, les « Makrobioi » comme le dit l'ouvrage attribué à Lucien de Samosate, qui nous rappelle que Gorgias serait mort à 108 ans et Ctésibios l'historien à 104 ans. Est-il nécessaire d'ajouter que nos exigences modernes en matière d'état-civil laissent sceptiques sur la réalité de ce chiffre ? Toujours est-il que, pour les Grecs et pour les Araméens, cette valeur est hautement symbolique. Pierre Grelot, *Documents araméens d'Egypte*[7] rassemble et explique p. 45 et surtout 47, la documentation, sous l'hypothétique « si tu vivais cent ans ... ». A notre connaissance, et après une lecture du traité du Pseudo-Lucien, Tnouè serait la première femme ainsi retenue par l'histoire, ou l'anecdote.

[1] Ce travail a été publié à Strasbourg (alors Strassburg) en 1893. Il était connu de G. Lefebvre qui le mentionne dans sa Bibliographie (cf. note 2), mais ce dernier n'a pas repris notre tablette dans son *Recueil*, peut-être à raison de son intention de le réserver au domaine de l'épigraphie (stèles sur calcaire, pierre); cependant il reprend, à la fin de sa section consacrée à Akhmim, quelques graffites. Du coup, à cause de son genre « hybride » entre pierre et ostrakon, notre tablette est restée inconnue et inutilisée.

[2] Gustave LEFEBVRE, *Recueil des Inscriptions grecques-chrétiennes d'Egypte*, Le Caire, 1907 (ci-après cité par le nom de l'auteur). Pour l'épigraphie funéraire d'Akhmim-Panopolis (le dieu Min des Egyptiens est assimilé au Pan des Grecs, d'où les deux noms), voir B. BOYAVAL, *Zeitschr. f. Papyr. und Epigr.*(*ZPE*) 21-1976, pp. 217 sq; on complétera ses données par les nouveaux textes cités dans le cours de cet article, soit: *S.B.*XII, 10813/839; *Ibid.* 11182/212 (Léningrad, Ermitage; lot principalement d'Akhmim); XIV, 11941; XVI, 12435 à 467 (publiées par G. Wagner). Aucun de ces 92 textes ne donne d'âge très avancé. Voir aussi G. Wagner-R. G. Coquin, *B.I.F.A.O.* 1970, 163/165 (connu de Boyaval). Les résultats de l'article de B. Boyaval, qui travaillait sur 79 âges, peuvent donc être modifiés, mais d'une manière non définitive; M. Hombert et Cl. Préaux dans l'introduction de leurs *Recherches sur le Recensement* (Pap. Lugduno-Batava, V, 1952) ont bien montré la fragilité de notre documentation. Ainsi la moyenne d'âge pour Akhmim, de 44 ans pour les hommes (record) dans l'article cité, revient-elle en-dessous de la quarantaine; et pour les femmes, notre Tnouè la fait culminer.

[3] Par *Sammel-Buch* (en abrégé *S.B.*) il est fait référence au *Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten*, inauguré par Fr. Preisigke à Strasbourg en 1915, continué par Bilabel, Kiessling, Rupprecht et d'autres savants, recevant les inédits d'Egypte publiés dans des ouvrages isolés, revues ou mélanges, dès l'instant qu'ils sont écrits sur papyrus, ostraka, tablettes.

[4] Il est visible que l'objet a été endommagé sur sa partie basse; il comportait, comme de nombreuses stèles décrites par Lefebvre, un dessin à l'encre dont il ne reste, entre les deux croix, que le haut.

[5] Même les tablettes de bois, à usage scolaire, présentent des traces de travail préparatoire à leur utilisation, effectué par un artisan. Les extrémités sont arrondies, les surfaces aplanies; ici, rien de tel. Pour la forme légèrement cintrée, pour les gestes de menuisiers et les outils permettant, à partir des billes de bois d'importation ou locaux, d'obtenir des tablettes, il faut consulter l'appendice à *Papyrologica Florentina* XVIII, *Tavolette lignee e cerate*, dû aux spécialistes C. Federici, L. Mita et M. Pezzano, avec les planches (fig. 1 à 58; Firenze, 1989).

[6] Il est possible que la première ligne ait commencé par une croix, qui alors aurait été un peu plus à gauche que les lignes suivantes; mais le dessin des lignes 8 et suivantes est suffisamment explicite.

[7] Pierre GRELOT, *Documents araméens en provenance d'Egypte*, Paris (Cerf) 1972. Je dois cette précision à l'amabilité de Madame G. Husson.

Je tiens à remercier tout particulièrement Madame M. Martiniani-Reber qui est à l'origine de ce travail et l'a facilité sur plus d'un point, ainsi que les responsables du Musée d'Art et d'Histoire et de la revue *Genava*, en particulier Madame R. Loche, qui ont aimablement consenti à la publication de cette étude.